

20 dissertations

avec analyses et commentaires

sur le thème

Le mal

Rousseau – *Profession de foi du vicaire savoyard*
Shakespeare – *Macbeth*
Giono – *Les Âmes fortes*

Sous la coordination de Céline BOHNERT et Natalia LECLERC

Par

Matthieu BENNET
Ancien élève de l'ENS (Lyon)
Professeur agrégé de Philosophie

Céline BOHNERT
Agrégée de Lettres modernes
Docteur ès Lettres
Maître de conférences

Géraldine DERIES
Professeur agrégé de Lettres modernes
Ancienne élève d'HEC
Docteur ès Lettres

Karine DESCOINGS
Professeur agrégé en CPGE
Docteur ès Lettres

Sophie FORTIN
Professeur agrégé de Lettres modernes

Marianne ISOLA-ESCLANGON
Certifiée de Philosophie
Conservateur des bibliothèques

Anouk JURADO
Professeur agrégé de Lettres modernes

Mathilde LABBÉ
Ancienne élève de l'ENS
Agrégée de Lettres modernes
Enseignante à la Sorbonne

Natalia LECLERC
Professeur agrégé de Lettres modernes
Docteur en Littérature comparée
Ancienne interrogatrice en CPGE

Aurélien PIGÉAT
Professeur agrégé de Lettres modernes
Docteur ès Lettres
Interrogateur en CPGE

Élise SULTAN
Certifiée de Lettres modernes
Doctorante en Philosophie

Marie-Joséphine WERLINGS
Agrégée de Lettres classiques
Docteur ès Histoire
Maître de conférences à l'université

Les indications de pages dans cet ouvrage renvoient aux éditions suivantes. Ces renvois sont destinés à faciliter votre recherche ; ils ne doivent pas figurer dans vos dissertations.

Profession de foi du vicaire savoyard GF, éd. Bruno Bernardi, p. 51-96
Macbeth GF, trad. Pierre-Jean Jouve
Les Âmes fortes Folio

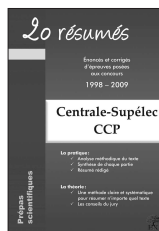


20 fiches + 20 résumés

Une préparation complète

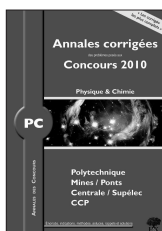


Pour utiliser les œuvres de manière judicieuse et efficace dans vos dissertations, vous devez en avoir une vue synthétique. Faites confiance aux *20 fiches* : en 128 pages, résumés des œuvres, cartes des personnages, fiches de synthèse. Et n'oubliez pas qu'à Centrale et aux CCP, la dissertation ne suffit pas : les *20 résumés* vous donnent des corrigés détaillés des épreuves posées ces dernières années.

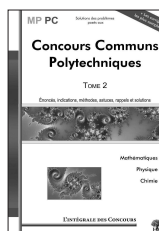


Annales scientifiques

Ils vous font des problèmes ?



Tous les corrigés des grands concours : CCP, E3A, Centrale, Mines, X, en maths, info, physique et chimie. « *Les réponses sont très détaillées* », « *claires et rigoureuses* », « *limpides* », « *c'est une méthode efficace* », « *un entraînement idéal pour les concours* » : goûtez la différence. *Nous avons la solution.*



Prépa Magazine

Le magazine des prépas scientifiques



La vie en prépa – Comment ça marche ? – L'épreuve de lettres – Civilisation américaine – Biographies – Histoire des sciences – Bien rédiger – Muscler l'intuition – La vie en école – Que sont-ils devenus ? – Écoles – Jeux

www.prepamag.fr

© H&K 2010

Toute reproduction, même partielle, est interdite.

Dépôt légal mai 2010

ISBN13 : 978-2-35141-058-5

ISSN : 1966-8562



Mode d'emploi

Un bon ingénieur, comme son titre l'indique, est ingénieux, il possède un génie certain pour mettre en place des projets au sein de son entreprise. Mais outre la conception de ces projets, il doit savoir les exposer, convaincre, et pour cela s'exprimer avec précision et élégance, argumenter et illustrer son point de vue. L'exercice de la dissertation met en œuvre ces facultés, et c'est la raison de sa présence parmi les épreuves de recrutement des grandes écoles.

Objectif de cet ouvrage

L'ouvrage que vous tenez entre les mains entend vous former pour cet exercice, qui paraît n'être qu'académique et qui est pourtant la manifestation d'une certaine capacité à réfléchir et à exposer son argumentation, si toutefois on en connaît les règles. « Vous former », c'est-à-dire vous conduire à savoir faire cet exercice par vous-même le jour du concours. Pour cela, il ne s'agit pas d'apprendre par cœur les plans et encore moins les dissertations proposées – même si cela est tentant ! Il s'agit de vous préparer de manière raisonnée et rigoureuse.

Aucun livre ne peut se substituer à une étude personnelle des œuvres ni aux cours de votre professeur. Mais il peut les compléter et vous montrer comment en tirer le meilleur parti. C'est pourquoi vous trouverez dans cet ouvrage tout ce dont vous avez besoin pour aborder les concours en toute confiance :

- une méthode claire et efficace ;
- une présentation des auteurs et des œuvres au programme ;
- une réflexion sur les principaux enjeux du thème de l'année ;
- vingt dissertations étudiées et corrigées en détail ;
- des analyses fouillées des passages clefs des œuvres ;
- des citations prêtes à l'emploi.

Quand et comment utiliser cet ouvrage

Le secret, c'est qu'il n'y a pas de secret : il faut travailler régulièrement et intelligemment, comme en sciences. Reste à savoir ce que cela veut dire à propos du français... La démarche que nous vous proposons ci-dessous n'est pas la seule possible, mais elle vous garantit une progression continue, un bon niveau final et un excellent rapport note au concours / temps investi.

Pendant l'été

Commencez bien sûr par lire les œuvres au programme. Cette première étape doit déjà être rentabilisée : au fil de la lecture, réfléchissez aux liens que chaque œuvre entretient avec le thème de l'année, aux diverses façons dont elle l'illustre.

Soulignez les passages qui vous semblent importants et les citations que vous souhaitez retenir. Aidez-vous pour cela de ceux que nous avons sélectionnés, ce sont de bons repères, mais ne négligez pas les extraits qui vous plaisent ou vous frappent. Une lecture personnelle est tout à fait valorisée.

Étudiez ensuite les parties de ce manuel qui présentent les auteurs, les œuvres et le thème. Vous aurez ainsi une bonne vue d'ensemble du programme, qui vous permettra de recevoir dans de bonnes conditions les cours de votre professeur.

Pendant l'automne

Travaillez les extraits commentés de ce manuel. Pour chacun, relisez le passage dans les œuvres, ainsi que quelques pages avant et après, puis demandez-vous (pendant environ cinq minutes) pourquoi il est important et ce que vous diriez à son sujet. Lisez ensuite l'analyse. Ceci vous aidera à constituer un bagage de références et d'exemples précis. Apprenez les citations au fur et à mesure, en sachant les situer aussi précisément que possible dans les œuvres.

En parallèle, lisez une fois la méthode (page 12 à 27), puis lisez une dissertation chaque semaine en panachant les parties du manuel, soit dix dissertations avant Noël – ne travaillez pas pendant les vacances. Vous devez chercher à comprendre (pendant une demi-heure, lecture comprise) comment la réflexion préparatoire est menée, comment la méthode est appliquée et enfin comment la dissertation est constituée, puis rédigée. La structure est pour l'instant plus importante que le détail de la rédaction. Inutile à ce stade de dissenter vous-même : commencez par apprendre en observant. Les exercices demandés par votre professeur suffisent – n'hésitez d'ailleurs pas à le solliciter en cas de problème avec la méthode.

Pendant l'hiver

Il est temps de passer à la pratique. Relisez la méthode puis, chaque semaine, choisissez un libellé parmi les dix restants et consacrez-lui une heure de la manière suivante. Travaillez le sujet pendant vingt minutes en suivant les mêmes étapes que nous : analyse du sujet, confrontation aux œuvres, construction d'une problématique. Lisez ensuite l'analyse que nous proposons. Passez dix minutes à élaborer un plan détaillé, sans oublier les transitions, puis confrontez-le au nôtre. Enfin, consacrez une demi-heure à un essai de rédaction : faites systématiquement une introduction et, en alternance, une conclusion ou une sous-partie.

Maintenant que vous cernez bien le sujet, lisez la dissertation corrigée. Elle n'est pas la seule manière de traiter le sujet, mais elle constitue un exemple de bonne copie. Portez une attention particulière à la manière dont les exemples sont exploités dans l'argumentation, et retenez-les si vous ne les avez pas encore rencontrés. Soyez également attentif à la langue, à la syntaxe, à l'orthographe de certains termes clefs.

Ne négligez pas les annexes *Éviter le hors sujet* : elles déminent l'une des principales difficultés de l'exercice. Chaque sujet est différent et doit être traité dans sa singularité. Gare au copier-coller.

Pendant le printemps

Si vous êtes en spé, il ne reste que quatre semaines avant les écrits : contentez-vous de réviser les citations et les textes commentés. Si vous avez travaillé régulièrement, cela suffit. Mais lorsque vous « bouquinez », choisissez un livre « utile » : les œuvres au programme si vous ressentez le besoin de vous les remettre en mémoire, ou un livre de réflexion sur le thème de l'année en général. Évitez les autres œuvres des mêmes auteurs : d'une part vous risquez de confondre les intrigues, d'autre part vous ne devez utiliser que les œuvres au programme dans vos copies.

Si vous êtes en sup, il faut entretenir votre niveau pour éviter de revenir à la case départ l'année suivante. Pour cela, travaillez selon le programme d'hiver cinq des dix libellés dont vous aviez lu le corrigé pendant l'automne.

Et n'oubliez pas...

Votre emploi du temps réserve deux heures chaque semaine pour l'étude du français : essayez d'en tirer le meilleur parti. En premier lieu, écoutez attentivement le cours. C'est toujours la base. Mais ne vous contentez pas de noter docilement tout ce qui est dit : gardez un esprit critique et, au besoin, entamez un dialogue avec votre professeur pendant le cours ou après. Pratiquées dans les limites du bon sens, ces questions contribuent à rendre le cours vivant et stimulant pour tout le monde. Un bon élève n'est plus, comme au lycée, celui qui sait le mieux répondre aux questions, mais celui qui pose les meilleures questions.

L'ensemble de l'équipe vous souhaite une belle réussite aux concours.

Intégrer une grande école d'ingénieurs après une classe préparatoire scientifique

12 écoles,
382 places offertes
en 2011

Concours
FESIC
Prépa 2011

ECAM Lyon
ECAM Rennes - Louis de Broglie
EPMI Cergy-Pontoise
ESAIP Angers, Grasse
ESCOM Compiègne
ESEO Angers
HEI Lille
ISEN Brest
ISEN Lille
ISEN Toulon
ISEP Paris
LASALLE Beauvais

Concours e3a et Banque PT
inscription sur www.scei-concours.fr

Informations sur les écoles
www.fesic.org

réseau
FESIC

Cti
Commission
des Titres d'Ingénieur

 CONFERENCE DES
GRANDES ECOLES

Sommaire

La méthode pour réussir ses dissertations	12
<i>Qu'est-ce qu'une dissertation ? (12) — Les objectifs de la dissertation (12) — Les exigences du jury (13) — La lecture des œuvres (13) — Un travail de réflexion personnelle (14) — Lire les rapports de jury (14) — Aborder le sujet (15) — L'analyse du sujet (16) — Construire une problématique et un plan (18) — La rédaction de la dissertation (23)</i>	
Le thème et ses principaux enjeux	28
Présentation des œuvres et des auteurs	32

ORIGINES ET DÉFINITIONS DU MAL

Passages clés analysés et commentés	45
---	----

Sujet 1

« Mais qu'est-ce que c'est, je lui demande, l'homme, après ça ? Sans Dieu, je veux dire, et sans vie future ? Parce donc, alors, maintenant, tout est permis, on peut tout faire ? demande Dimitri Karamazov, accusé de parricide. » (Dostoïevski) 51

Sujet 2

« Refuse ce monde qui ne veut pas de toi ! Fais le Mal : tu verras comme on se sent léger. » (Sartre) 59

Sujet 3

« [...] ma curiosité autant que ma suspicion devaient parfois s'arrêter à la question de savoir *quelle est véritablement l'origine* de notre bien et de notre mal. Et en effet dès l'âge de treize ans le problème de l'origine du mal me poursuivait : à l'âge où "le cœur se partage entre les jeux de l'enfance et Dieu", j'y ai consacré mon premier jeu d'enfance littéraire, mon premier exercice d'écriture philosophique – et pour ce qui touche ma "solution" d'alors au problème, j'ai conféré, cela va de soi, à Dieu l'honneur d'être le *père* du Mal. [...] Heureusement j'ai appris en son temps à faire la distinction entre le préjugé théologique et le préjugé moral, et j'ai cessé de chercher l'origine du mal *au-delà* du monde. Un tant soit peu d'instruction historique et philologique, à quoi s'ajoute un sens électif inné pour les questions psychologiques en général, ont rapidement transformé mon problème en cet autre : dans quelles conditions l'homme s'est-il inventé ces jugements de valeur de bien et de mal ? » (Nietzsche) 67

Sujet 4

Les œuvres au programme vous permettent-elles de dire que « Le mal, c'est la désertion de ce qui est le meilleur » ? (saint Augustin)

74

Sujet 5

« Je n'ai pas le droit d'être joyeux. Le rire outrage ma souffrance. La beauté me distrait de Jean à qui la vue de l'abjection me ramène. *Est-il vrai que le mal a des rapports intimes avec la mort et que c'est avec l'esprit de pénétrer les secrets de la mort que je me penche avec tant de ferveur sur les secrets du mal ?* Mais tous ces maux ne m'aident pas à raisonner. Essayons sur un autre ton : par exemple, est-il possible, d'abord, si ma douleur s'atténue quand je contemple le mal (que j'accepte pour l'instant de nommer ainsi le mal selon l'habitude morale) que ce soit parce que la distance est moins grande entre ce monde que le mal décompose et Jean que la mort décompose ? La beauté, qui est organisation arrivée au point parfait me détourne de Jean. Davantage un bel être vivant qu'une belle chose et ma douleur s'aggrave. Et je pleure si je n'attache pas Jean à ce monde où vit cette beauté.

Pourtant, si je me complais dans la vue de tant de laideurs que j'enlaidis encore quand j'en écris, dans ce que m'inspire la mort de Jean existe cet ordre de ne rien faire de mal. Est-ce parce que la vie m'ordonne de compenser une mort par une vie, c'est-à-dire par le bien (mot également employé dans son sens habituel), la mort par la vie ? Mais si je me délecte dans l'examen du mal et des choses mortes ou mourantes, comment pourrais-je faire œuvre de vie ? (...) La mort de Jean, grâce aux mots qui me servent à en parler, a permis que je prenne conscience, avec plus de netteté, de ma honte en face de cette erreur : croire que les domaines du mal étaient moins fréquents que les domaines du bien, et que j'y serais seul. »

(Genet)

82

FORMES ET FIGURES DU MAL

Passages clés analysés et commentés 90

Sujet 6

« Le mal est aisé, il y en a une infinité, le bien est presque unique. »

(Pascal)

96

Sujet 7

« Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre. »

(Baudelaire)

104

Sujet 8

« La cruauté, bien loin d'être un vice, est le premier sentiment qu'imprime en nous la nature. [...] La cruauté n'est autre chose que l'énergie de l'homme que la civilisation n'a point encore corrompue : elle est donc une vertu et non pas un vice. »

(Sade)

112

Sujet 9

« Les camps de concentration, les camps de la mort du vingtième siècle ont, dans tous les régimes politiques, *l'immanence de l'enfer*. Ils sont l'enfer transparaissant à la surface de la terre. En eux s'achève un long, minutieux travail de l'imagination. (...) Deux siècles après Voltaire et au moment où ces croyances étaient pour ainsi dire, réduites à un formalisme pittoresque ? Précisément. On a longuement épilogué sur la solitude et l'effolement de l'homme après que le paradis eut disparu des croyances actives. Nous n'ignorons rien du vide indifférent des cieux, de la terreur qu'il a fait naître. Mais la perte de l'enfer rabaissé au rang de métaphore n'a pas laissé, pour l'esprit occidental, une lacune effrayante dans les coordonnées de l'espace et de l'esprit. L'absence des damnés a créé un appel d'air, qu'est venu combler l'État totalitaire moderne. *N'avoir ni paradis, ni enfer, c'est se retrouver intolérablement privé de tout, dans un monde absolument plat. Des deux, l'enfer est apparu comme le plus facile à reconstituer.* Il faut dire que ses descriptions avaient toujours été plus détaillées.

Dans notre barbarie présente est à l'œuvre une théologie défunte, un ensemble de références à la transcendance qui, dans leur mort lente, ont donné lieu à des formes parodiques, des succédanés. La fin de la croyance, le passage de la foi religieuse à la convention creuse se révèle un processus plus dangereux que ne l'avaient prévu les philosophes. Les phénomènes de décomposition sont virulents. En quête d'un enfer, nous avons appris à l'édifier et à le faire fonctionner sur terre. À quelques kilomètres de la Weimar de Goethe ou sur les îles grecques. Il n'est pas de talent plus chargé de menaces. C'est parce que nous le possédons et l'utilisons contre nous-mêmes que nous vivons dans *une après-culture*. En installant l'enfer au-dessus du sol, nous avons renoncé à l'ordonnance générale et aux symétries de la civilisation occidentale. »

(George Steiner)

120

Sujet 10

« Par nature, la vie n'admet point de félicité vraie, [...] elle est foncièrement une souffrance aux aspects divers, un état de malheur radical. »

(Schopenhauer)

128

EMPIRE ET EMPRISE DU MAL

Passages clés analysés et commentés 136

Sujet 11

« Ce qui me frappait chez le coupable [Adolf Eichmann], c'était un manque de profondeur évident, et tel qu'on ne pouvait faire remonter le mal incontestable qui organisait ses actes jusqu'au niveau plus profond des racines ou des motifs. Les actes étaient monstrueux, mais le responsable [...] était tout à fait ordinaire, comme tout le monde, ni démoniaque, ni monstrueux. Il n'y avait en lui aucune trace de convictions idéologiques solides, ni de motivations spécifiquement malignes, et la seule caractéristique notable qu'on décelait dans sa conduite, [...] était de nature entièrement négative : ce n'était pas de la stupidité, mais un *manque de pensée*. » (Hannah Arendt) 142

Sujet 12

À quoi le mal est-il bon ? 150

Sujet 13

« Combien nous pouvons faire souffrir ceux qui nous aiment et quel affreux pouvoir de mal nous avons sur eux. » (Albert Cohen) 158

Sujet 14

« L'homme, chaque homme, est absolument pécheur et mort au bien tant pour le concevoir que pour le faire. » (Luther) 166

Sujet 15

« Pour éteindre le remords, il n'est que de renouveler souvent l'acte qui l'a fait naître. » (George Bernard Shaw) 174

LIBERTÉ ET VOLONTÉ FACE AU MAL

Passages clés analysés et commentés 182

Sujet 16

« Que le mal nous façonne, il faut bien l'accepter. Mieux est de façonner le mal à notre usage, et même à notre commodité. » (Colette) 188

Sujet 17

« En somme, nous voudrions, en même temps, ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de nous purifier. Pas assez de cynisme et pas assez de vertu. Nous n'avons ni l'énergie du mal, ni celle du bien. » (Camus) 196

Sujet 18

« L'esthétique n'est pas le mal, mais l'indifférence, et c'est pourquoi j'ai dit que l'éthique constitue le choix. Il ne s'agit donc pas tant de choisir entre le bien et le mal, que de choisir le vouloir. » (Kierkegaard) 204

Sujet 19

Peut-on vouloir le mal ? 211

Sujet 20

« La volonté absolue ne consent pas au mal ; mais la volonté y consent dans la mesure où elle craint, par refus, de tomber dans un plus grand malheur. » (Dante) 219

Citations à retenir	227
Lexique	234
Bibliographie	235
Index des œuvres et des noms propres	237
Index des notions	239

La méthode

pour réussir ses dissertations

I Prologue

1 Qu'est-ce qu'une dissertation ?

La dissertation est un exercice scolaire qui peut se définir comme la mise en scène d'un raisonnement.

Elle part en effet d'un problème, contenu dans le sujet, auquel elle apporte une réponse organisée et argumentée. Il faut d'abord formuler le problème en termes précis ; puis apporter des éléments de réponse. Ces éléments de réponse doivent suivre un ordre logique : on commence en général par ce qui semble le plus évident pour montrer progressivement toute la complexité de la question. L'important est donc plus votre capacité à envisager tous les aspects du problème et à les articuler logiquement que la réponse en elle-même.

L'exercice peut certes être critiquable, mais c'est celui qui vous est proposé et vous devez accepter de jouer le jeu. Pour réussir une dissertation, il vous faut donc avant tout bien comprendre le but et les règles de ce jeu.

2 Les objectifs de la dissertation

Le premier objectif de la dissertation est de montrer que vous êtes capable de tenir un raisonnement logique pour défendre une idée. Autrement dit, on vous demande de prouver que vous savez répondre à une question en hiérarchisant et en articulant vos idées et utiliser des arguments pour les étayer.

Le deuxième objectif est de montrer que votre travail de l'année vous a permis d'acquérir une vraie culture littéraire personnelle. Ainsi, non seulement votre dissertation doit être un raisonnement qui répond à la question posée, mais il doit le faire en s'appuyant sur une analyse fine, rigoureuse et personnelle des œuvres au programme.

Le troisième objectif est de montrer votre capacité à mobiliser vos connaissances et votre savoir-faire en temps limité tout en respectant la forme de la dissertation et le langage commun à votre correcteur et à vous : le français courant soigné.

Le thème

et ses principaux enjeux

I Le thème du mal

Le concept de mal

Le thème proposé à la réflexion cette année ne comporte qu'un seul concept, celui du mal. Ce thème est en lui-même quelque peu déroutant car, tout en étant un concept philosophique qui touche notamment à la métaphysique, il est loin de se référer à une réalité abstraite. L'expérience du mal est universelle, qu'on le commette ou qu'on le subisse à titre personnel ou collectif, que l'on ouvre n'importe quel manuel d'histoire ou n'importe quelle fiction : dès qu'on atteint un certain âge, toutes les histoires comportent un « méchant ».

Si celui-ci prend le plus souvent l'apparence du « grand méchant loup » pour les jeunes enfants, force est de constater que le mal a la faculté étonnante de se présenter sous des formes extrêmement variées : qu'il soit subi ou commis, il peut être physique, psychologique, moral ou encore métaphysique. Il peut provenir de l'extérieur, du monde, des autres, peut-être même de Dieu, ou de nous-mêmes. Il peut concerner l'individu ou la société entière, quand ce n'est pas l'humanité (l'ensemble des hommes, et le fait même d'être humain), dans le cas du crime contre elle. La diversité caractérise également les attitudes adoptées face au mal : de la passivité à l'opposition frontale, voire au choix du mal, l'homme a plusieurs réponses possibles à lui apporter, sans toutefois parvenir à supprimer le mal de son existence. Le mal est bien une réalité, et y réfléchir est une nécessité existentielle.

Face à cette diversité, peut-être même cette infinité si l'on songe au raffinement dont font preuve les criminels lorsqu'il s'agit de proposer une nouvelle façon de faire le mal, une question se pose, celle de la possibilité même de définir le mal, et par conséquent de le penser, de lui attribuer les caractéristiques rassurantes car définies du concept. Même si les concepts sont eux-mêmes protéiformes, envisager le mal comme tel permettrait au moins à l'esprit de le penser. Là où la philosophie se trouve souvent dans une situation d'aporie, ne pouvant proposer de solution ni d'explication véritablement satisfaisante, l'art, lui, propose des hypothèses. Toutefois, rien de pleinement satisfaisant ne s'impose dans la mesure où,

quoi que l'on fasse, subsiste la souffrance des victimes, scandale pour la pensée, qui ne peut la tolérer.

Lorsque la compréhension est impossible, apparaît la tentation de la justification du mal, mais elle aussi relève du scandale. L'attitude mentale la moins désespérante serait donc celle qui consisterait à considérer le mal comme un fait. Il faut se résoudre à envisager le mal comme une donnée de notre univers, de notre société, et même de notre personne, quelque angélique que nous soyons. Face à ce fait, contre lequel la lutte à mort semble vaine, reste à chercher une harmonie. Puisque le mal est là, il faut lui trouver sa juste place, l'intégrer à l'ordre du monde. C'est peut-être la meilleure façon de le maîtriser.

Les œuvres au programme

Les arts, en particulier la littérature, multiplient les représentations et les réflexions sur le mal. Les œuvres qui ont été choisies pour figurer au programme présentent à la fois des échos, pour que nous puissions les comparer, et des divergences, pour que la réflexion sur le thème du mal soit riche et dynamique.

Parmi les tragédies de Shakespeare qui permettent de penser le mal, *Macbeth* est l'une des plus évidentes, dans la mesure où elle décrit la plongée dans le mal d'un individu, et, parce que cet individu est roi, celle de la société. L'individu, Macbeth, est victime mais surtout acteur du mal, tandis que la société a plutôt tendance à le subir. En outre, le mal apparaît sous forme humaine, comme le produit de causes humaines, telles que l'ambition et la soif de pouvoir, mais aussi sous forme surnaturelle. Macbeth se lance dans la course au meurtre lorsque les sorcières prophétisent son accès à la royauté. Les sorcières elles-mêmes agissent mal car elles désobéissent à leur maîtresse, Hécate, déesse de la lune noire. *Macbeth* est aussi une pièce riche sur le thème du mal en raison du célèbre personnage de Lady Macbeth, qui non seulement incarne le mal absolu, mais présente aussi paradoxalement une réflexion sur les remords. Enfin, face au couple infernal, et aux meurtriers qu'il a à sa solde, se dressent des personnages « bons », mais qui ne sont pas eux-mêmes univoques. Loin d'être manichéenne, la pièce propose une panoplie très étendue de façons de faire le mal.

Rédigé et situé en 1949, le roman de Giono prend en compte l'ébranlement des consciences vécu avec la seconde guerre mondiale, pourtant jamais évoquée. Dans *Les Âmes fortes*, le mal est omniprésent. Cette fois, aucun « bon » ne vient faire contrepoids aux méchants. La société est régie par des pulsions égoïstes, des intérêts mesquins. Mais pire que cela, la générosité, le don, une des formes les plus communes de bien, est instrumentalisée par le terrible couple Numance, qui développe une stratégie très subtile de domination. Loin de la gratuité, donner est une façon de satisfaire ses pulsions les plus basses, et faire plaisir permet en

fait de tenir l'autre sous sa coupe. Si le raffinement va alors très loin, le personnage central, celui de Thérèse, expose aussi une pratique aboutie du mal. Elle l'exerce sur les villageois de son entourage, mais surtout sur son mari, Firmin, qu'elle tue à petit feu. Toutefois, l'ambiguïté reparait, mais sous une forme différente de l'ambiguïté shakespearienne : si aucun personnage ne semble véritablement bon, le lecteur n'est jamais assuré de cerner leur for intérieur. Le récit est fait par des narrateurs successifs, parmi lesquels les principaux sont Thérèse elle-même et un personnage que Giono baptise par ailleurs « le Contre ». Cette polyphonie est complètement contradictoire et la vérité des êtres nous échappe.

Le texte de Rousseau choisi pour le programme n'est pas le plus évident, ne serait-ce qu'en raison de sa brièveté. L'auteur y fait parler un vicaire, qui exprime sa propre position. Face aux univers fictifs de Shakespeare et Giono, où l'emprise du mal est puissante, la vision du monde de Rousseau est moins désespérante. Le mal n'apparaît pas comme une fatalité, mais comme le produit d'un libre choix. Certes, cela fait de l'homme une créature bien faible, qui fait le mal parce qu'elle se trompe dans ses jugements, parce qu'elle est dévoyée depuis qu'elle a quitté l'état de nature. Mais cette configuration laisse aussi la possibilité à l'homme de faire le bien, du moment qu'il le décide. Les passages où le vicaire déplore l'empire du mal sur la Terre alternent avec ceux où il confirme le statut de supériorité de l'homme sur le règne animal. Le mal est le signe de la possible grandeur de l'homme.

II Les axes d'étude

Origines et définitions du mal

Une des énigmes du mal les plus frappantes est celle de son origine. La souffrance des victimes étant insupportable, on en vient à s'interroger sur sa justification, et ainsi à se demander d'où vient le mal. Cette question est elle-même liée à celle de la définition du mal. Ainsi, on peut réfléchir en termes métaphysiques et questionner le rôle de Dieu et son rapport au mal, dont il est censé être un principe contraire. L'absence de Dieu, c'est-à-dire d'une morale transcendante engendre-t-elle le règne d'une liberté débridée, et donc mauvaise (sujet 1) ? Le mal pourrait aussi provenir du monde qui, hostile à l'homme, l'encourage à se venger (sujet 2). La nature du mal est donc liée à une négativité et on peut étudier son lien avec la mort (sujet 5), ou avec le refus de choisir le « meilleur » (sujet 4). Toutefois, une approche plus cynique, ou au moins plus réaliste, refuse au mal son caractère absolu : de même que le bien, le mal n'est peut-être qu'un jugement de valeur relatif (sujet 3).

Formes et figures du mal

La diversité des formes du mal s'impose à l'homme. Elle pourrait même être ce qui rend le mal « aisé » et peut-être indispensable à l'homme, prompt à créer l'enfer sur Terre comme le montrent les épisodes totalitaires du XX^e siècle (sujets 6 et 9). Mais cette facilité du mal provient aussi de la nature de l'homme qui, mi-ange mi-bête, souhaite aller vers le bien mais se réjouit de faire le mal (sujet 7), à moins qu'il ne le fasse naturellement (sujet 8) ou que la vie ne soit par essence un état de malheur (sujet 10).

Empire et emprise du mal

Ainsi, le mal en vient à être si répandu qu'il n'a plus de caractère exceptionnel, il est banalisé (sujet 11), banalité qui est d'ailleurs un bon moyen de ne plus être rongé par le remords (sujet 15), puisqu'à force de faire le mal, il n'engendre plus de mauvaise conscience. À moins qu'il ne faille considérer l'homme comme « absolument pécheur », incapable intrinsèquement de faire le bien (sujet 14), ou tellement porté au mal qu'il tire un bonheur de nuire à ceux qui l'aiment (sujet 13). Ces aspects de la nature humaine conduisent à s'interroger sur la place à accorder au mal dans notre univers (sujet 12).

Liberté et volonté face au mal

Que faire, donc, avec ce mal qui semble nécessairement inscrit dans le monde ? L'utiliser (sujet 16) ? L'accepter (sujet 17) ou le tolérer par crainte du pire (sujet 20) ? Face au mal, il est indispensable que l'homme fasse un choix (sujet 18), y compris, peut-être, le choix du mal (sujet 19).

Présentation des œuvres et des auteurs

I Rousseau et la *Profession de foi du vicaire savoyard*

1 L'auteur et son œuvre

Jean-Jacques Rousseau ou les méditations d'un solitaire

Jean-Jacques Rousseau est né à Genève en 1712, sa famille, d'origine française, ayant été contrainte à l'exil du fait de sa confession protestante. À la mort de sa mère, Rousseau est élevé par son père puis par son oncle, un pasteur protestant. À l'âge de 16 ans, il quitte Genève et rencontre la baronne de Warens. Sur ses conseils affectueux et avisés, Rousseau abjure le protestantisme. Il multiplie alors les voyages et enseigne la musique. En 1736, il s'installe chez M^{me} de Warens dont il devient l'intendant.

Lors de son voyage à Paris en 1741, il rencontre Diderot et fréquente les salons parisiens. Il se marie avec Thérèse Levasseur avec qui il aura cinq enfants, tous confiés aux Enfants Trouvés. En 1750, son *Discours sur les sciences et les arts* répond négativement à la question posée par l'Académie de Dijon : « le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ? » Rousseau devient alors un philosophe célèbre. Démontrant, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* la dépravation de l'homme primitif par la civilisation, il se détourne de Paris pour retrouver la campagne. Il est alors vivement critiqué par les philosophes des Lumières, ses frères ennemis, comme par Voltaire, dont les ricanements le poursuivront jusqu'à Genève. Reconverti à la religion calviniste, il écrit à Montmorency les œuvres qui le condamneront à nouveau à l'errance. Les idées religieuses de la *Profession de foi du vicaire savoyard* comme les idées politiques du *Contrat social* font qu'à 50 ans il doit fuir en Suisse, puis en Angleterre. Il revient en France en 1768 et, après quelques années à Paris, il se réfugie à Ermenonville pour y revivre son bonheur passé. Rousseau y meurt à 66 ans, laissant inachevées ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

La sincérité à l'œuvre

Rousseau est-il un écrivain ou un philosophe ? Cette alternative n'a pas de sens pour cet homme de lettres comme de convictions. L'unité de son œuvre tient dans

Origines et définitions du mal

Passages clés analysés et commentés

Texte n° 1

Macbeth et les sorcières

Shakespeare, *Macbeth*, acte I, scène 3 (en entier).

Au début de la pièce, Macbeth a une renommée favorable et le roi l'apprécie pour sa valeur. Mais des sorcières lui annoncent qu'il obtiendra un nouveau titre, et qu'il deviendra roi. Dès lors, son ambition le pousse dans le mal. Les sorcières sont-elles un déclencheur ou seulement un révélateur ?

Les sorcières, une incarnation du mal ?

Le rôle précis des sorcières est complexe, car leur statut lui-même est difficile à saisir.

Des êtres indéfinissables

Elles sont avant tout des êtres surnaturels, et d'une nature difficile à cerner. Banquo leur demande en vain ce qu'elles sont : « Vivez-vous ? Êtes-vous / Chose à quoi parler ? » Les personnages peuvent d'autant moins le comprendre par eux-mêmes que leur sexe est indéfinissable : créatures plutôt féminines, elles ont des barbes qui « empêchent d'interpréter » qu'elles le sont, et leur absence de réponse complique la situation. Leur matière même est palpable, et elles s'évaporent de la scène : « Ce qui semblait corporel a fondu / Comme le souffle du vent. »

Une parole ambiguë

La nature des sorcières est encore plus insaisissable quand elles parlent car leurs propos exigent un grand effort d'interprétation. Elles sont d'« incomplètes discoureuses », apportant une « étrange information ». Macbeth et Banquo ont des raisons de se réjouir, mais hésitent à le faire. L'annonce faite par Ross et Angus selon laquelle Macbeth vient d'être nommé sire de Cawdor ne fait qu'accentuer leur trouble : « bien souvent pour nous gagner à notre perte / Les puissances obscures nous disent le vrai [...] pour nous trahir / Dans les plus graves circonstances. »

Notions abordées : loi morale, transcendance, désordre

Sujet 1

« Mais qu'est-ce que c'est, je lui demande, l'homme, après ça ? Sans Dieu, je veux dire, et sans vie future ? Parce donc, alors, maintenant, tout est permis, on peut tout faire ? demande Dimitri Karamazov, accusé de parricide. »

En illustrant votre analyse avec les œuvres au programme, vous vous demanderez si l'on peut affirmer, comme Dimitri Karamazov dans *Les Frères Karamazov* (1880) de Dostoïevski, que, si Dieu n'existe pas, tout est permis.

Corrigé proposé par Natalia Leclerc

I Analyse du sujet

1 Analyse des termes du sujet

La formule « Si Dieu n'existe pas, tout est permis » est très célèbre mais, à aucun endroit de l'œuvre de Dostoïevski, elle n'apparaît ainsi. L'idée revient à plusieurs reprises, dans des dialogues des *Frères Karamazov* en particulier, roman construit autour d'un parricide, mais la tradition a figé la formule « Si Dieu n'existe pas, tout est permis », et c'est elle que le sujet invite à traiter. Le sujet fournit un des extraits où l'idée apparaît, et nous pouvons aussi nous en inspirer pour comprendre la formule.

Cette phrase, très brève, présente des enjeux fondamentaux. Elle a la forme d'un raisonnement logique, composé d'une hypothèse et d'un effet. On ne sait pas si Dieu existe ou non, telle n'est pas la question. Mais si ce n'est pas le cas, la conséquence est que « tout est permis ».

Derrière la proposition « tout est permis », qui ne comporte aucun terme technique, se cache une réalité terrible, puisqu'elle signifie qu'il n'y a aucune limite à aucun comportement. Il n'est pas nécessaire d'être grand connaisseur de l'âme humaine ni très pessimiste pour se douter que, si tout est permis, c'est la porte ouverte au mal. Dans l'hypothèse proposée, sans Dieu, les hommes se croiraient autorisés à tout faire, y compris ce qui est habituellement interdit. Aucune sanction ne les menacerait.

Enfin, il est indispensable de prendre en compte un paramètre qui évite de réduire le sujet à la question de l'existence de Dieu, ou à un traitement religieux. Si l'auteur emploie le terme de « Dieu », la phrase doit être comprise dans un sens

large : « Si Dieu n'existe pas » ou « s'il n'y a aucune règle transcendante, qui dépasse l'homme et s'impose à lui ». Dieu renvoie à une morale extérieure à l'homme. Les œuvres du programme seraient de toutes façons difficiles à traiter dans une perspective restreinte à la religion.

2 Confrontation aux œuvres

Dans *Macbeth*, Shakespeare ne fait pas intervenir de dimension religieuse au sens des religions révélées. En revanche, il y est question de plusieurs sphères transcendantes : le domaine surnaturel (les sorcières, Hécate), la soumission à des principes moraux clairs (et les personnages peuvent à première vue être séparés entre les représentants du bien et ceux du mal), ou encore des principes sacrés, tels que le droit d'hospitalité ou encore l'honneur. Les personnages évoluent dans un univers doté de repères moraux, qui s'effondrent avec les manœuvres du couple Macbeth. Tout devient alors permis, et surtout le pire, jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli.

Les Âmes fortes présentent une situation plus retorse, puisque l'univers dans lequel évoluent les personnages intègre en apparence la religion, ou du moins la tradition religieuse (l'action se passe dans la campagne française du début du siècle dernier), alors que derrière cette façade se trament les manœuvres les plus perverses des « âmes fortes ». Si Thérèse est une manipulatrice hors pair, M^{me} Numance la concurrence sur le terrain du mal : ses œuvres de bonté et de charité sont motivées par une jouissance qui est en partie celle du mal.

Chez *Rousseau*, la dimension religieuse est importante, mais n'exclut pas, loin de là, l'élargissement du traitement du sujet. Dieu n'est pas responsable du mal, dont le seul auteur est l'homme, et en particulier l'homme à l'état civil. Que Dieu existe ou non n'est donc pas la cause du mal. Rousseau propose en revanche plusieurs éléments pour lutter contre ce mal, et place la source du bien non dans un espace transcendant, mais au cœur même de l'humain, dans sa conscience. Une vertu intrinsèque est possible et permet à son tour un univers social harmonieux.

3 Problématique

La formule de Dostoïevski interroge les conséquences de l'absence de Dieu, ou plus largement d'une instance supérieure qui serait garante de la morale. Sa conclusion radicale est effrayante : en l'absence d'une loi qui dépasse l'homme et s'impose à lui, « tout est permis » et le mal règne. En inversant cette proposition, on peut aussi trouver une origine du mal, qui serait dans l'absence de cette loi. Mais l'homme ne peut-il pas trouver en lui-même les ressources pour faire le bien ? Face à la dépendance à une loi extérieure, ne peut-il pas opposer une autonomie morale ?

II Plan détaillé

I En l'absence de morale transcendante, le mal règne

1. L'absence de morale
2. Une morale fautive
3. Une morale hypocrite

Ainsi, sans une loi extérieure qui lui dicte sa conduite, l'homme est mauvais, sciemment ou en se croyant bon. Pour éviter cette domination du mal, il existe toutefois une solution : trouver en soi-même une loi éthique.

II Peut-on alors opposer au mal une éthique personnelle ?

1. La vertu et la conscience
2. Une éthique personnelle est donc difficilement autonome
3. Mais être à soi-même sa propre règle, n'est-ce pas risquer les débordements ?

En effet, faire le bien parce qu'on l'a soi-même décidé, ou parce qu'on est intrinsèquement bon, est louable. Mais on ne peut jamais être sûr que l'on ne fait pas en réalité le mal. Comment s'assurer du sens de ses actes ?

III La nécessité d'inscrire l'éthique personnelle dans un ordre politico-social

1. Pour bénéficier de la sanction de l'autre et du groupe
2. Pour œuvrer au nom de l'harmonie sociale

III Dissertation rédigée

DANS plusieurs de ses œuvres, Dostoïevski aborde des questions théologiques par l'intermédiaire de ses personnages, qu'ils soient athées ou croyants. Ses œuvres interrogent aussi largement la problématique du crime et du châtement, autrement dit du mal.

Une idée forte revient régulièrement, celle selon laquelle « si Dieu n'existe pas, tout est permis ». Cette formule doit être envisagée au sens large : elle questionne le rapport entre l'absence d'une loi morale transcendante, qu'on l'appelle Dieu ou non, et l'existence universelle du mal, que recèle la proposition « tout est permis ». Dans l'hypothèse où il n'est aucune règle qui s'impose à l'homme, la conséquence est l'absence complète de limites, et ainsi la liberté de tout faire, surtout le mal. Cette conception est toutefois problématique, puisque nous pouvons également considérer que l'homme, qui n'est pas systématiquement en proie à des passions mauvaises, est libre de choisir le bien, et peut en trouver les ressources en lui-même, sans se référer à une morale extérieure. Face à la dépendance à une loi extérieure, ne peut-il pas en effet opposer une autonomie morale ?

Nous verrons comment l'absence de règles morales conduit au règne du mal, avant d'examiner la possibilité pour l'homme de se fier à une éthique personnelle. Nous envisagerons enfin la nécessité d'inscrire cette éthique dans un ordre socio-politique, qui garantit sa légitimité.

LA FORMULE de Dostoïevski frappe par sa brièveté, qui la fait s'imposer à l'esprit. Il apparaît en effet qu'en l'absence de morale transcendante, aucune limite ne peut éviter au mal d'être commis, et ainsi d'exercer une domination sur le monde des hommes.

Si l'absence complète de morale est difficilement concevable dans la réalité, les œuvres littéraires, qui mettent en scène des mondes possibles, la prennent en considération et en présentent les divers aspects et conséquences. Ainsi, l'univers conçu par Giono dans *Les Âmes fortes* est certes un univers traditionnel et réaliste, et la mentalité qui y règne est celle de la province française du début du siècle dernier, avec sa pratique religieuse. Mais, sur cet arrière-plan, l'auteur montre la domination des intérêts personnels, des désirs secrets, qui font fi de toute morale. L'univers imaginé par Shakespeare dans *Macbeth*, en revanche, est bien un univers sans religion. Contrairement à d'autres œuvres de cet auteur, aucune référence n'est faite à la pratique d'une religion ou à la foi en un dieu. Les personnages évoluent dans un monde gouverné par des êtres surnaturels, mais s'ils représentent une sphère transcendante, ils ne sont pas porteurs de morale. Exceptée Hécate, qui fait une brève apparition dans l'acte III pour condamner l'égoïsme de Macbeth, interviennent les sorcières et les apparitions, dont le rôle principal est d'énoncer des prophéties guère corrélées à un jugement moral. Après la prédiction sur la lignée de Banquo, qui ruine les espoirs de Macbeth, elles entament, pour tout commentaire, une « ronde fantasque »¹. Elles parlent de divertissement alors même que Macbeth vient d'entendre sa condamnation, et apparaissent comme un principe de grotesque, qui fait contrepoids à la dimension tragique de la pièce. L'absence de cadres moraux et le refus de les respecter conduit à l'omniprésence du mal parmi les actions des hommes.

Une autre disposition est envisageable, celle de l'existence d'une morale transcendante, mais fausse, ou intrinsèquement mauvaise. Lady Macbeth incarne ainsi l'immoralisme. Dans cet univers sans dieu, elle invoque, juste avant le retour de son mari au château, les esprits : « venez, vous esprits / Qui veillez aux pensées mortelles, faites-moi / Sans mon sexe, et du front à l'orteil comblez-moi / De la pire cruauté ! »² Le problème posé par Rousseau est différent. Considérant que l'homme est bon par nature, il déplore le mal intrinsèque à l'état social, qui rend l'homme mauvais : « Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! »³ Le mal a son origine et son lieu dans l'ordre social.

¹ IV, 1 ² I, 5 ³ p. 70

Ainsi, le mal se nourrit d'un univers où tout est perverti. L'homme, que la Providence a fait libre, se laisse souvent emporter par ses passions, et fait le mal et son propre malheur. Dans l'univers sans limites, Giono, pour sa part, dévoile les secrets d'une âme qui connaît le bien, mais choisit par intérêt le mal, bien que cela exige un effort de contorsion : Thérèse explique qu'elle « appri[t] à faire exactement le contraire de ce que [s]on cœur [lui] commandait de faire. »⁴ Elle cultive l'hypocrisie et la pousse jusqu'à un degré d'achèvement qui trompe même le lecteur. Thérèse est une froide manipulatrice qui se soucie d'autant moins des règles morales que celles-ci sont peu imposantes ou elles-mêmes hypocrites dans l'univers dans lequel elle évolue.

Ainsi, sans une loi extérieure qui lui dicte sa conduite, l'homme est mauvais, sciemment ou en se croyant bon. Pour éviter cette domination du mal, il existe toutefois une solution : trouver en soi-même une loi éthique.

EN EFFET, considérer que l'homme, libre de tout faire, choisit d'emblée le mal est une vision tout à fait pessimiste de la nature humaine, qui peut, même si cela est moins visible, sciemment choisir le bien, par souci du respect d'une loi éthique qu'elle découvre et respecte d'elle-même.

Pour Rousseau, sans même avoir une connaissance de codes moraux explicites, l'homme est doté d'une capacité à distinguer intérieurement le bien du mal. Cette capacité est la conscience : « instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions. »⁵ De façon apparemment schématique, les personnages de Shakespeare se divisent entre les tenants du mal et ceux du bien. Parmi ces derniers, le moins ambigu est le jeune Siward, le chevalier accompli, qui a choisi d'adhérer à un code moral. Alors que d'autres personnages trahissent ou se rallient à la cause de Macbeth, il symbolise le camp des bons. Mais l'honneur chevaleresque est aussi une morale transcendante, et son père le désigne comme le « soldat de Dieu »⁶. On peut donc s'interroger sur la réelle possibilité d'une éthique autonome.

Par contraste avec la morale instituée, le terme « éthique » désigne un ensemble de principes personnels. Mais il apparaît difficile pour l'individu d'être tout à fait coupé des autres. Ainsi, malgré une tendance au bien, qui fait hésiter Macbeth devant la conduite à adopter après la première prophétie, l'influence de sa femme lui fait choisir le mal. Alors qu'il est prêt à attendre que « vienne ce que viendra »⁷, les discours tentateurs de sa cruelle épouse effacent cette éthique et à la fin de l'acte I, il se dit « décidé »⁸. L'homme ne semble donc pas libre de faire le bien, et

⁴ p. 302 ⁵ p. 90 ⁶ V, 9 ⁷ I, 3 ⁸ I, 7

Giono développe cet argument dans l'univers étrié dans lequel se meuvent ses personnages. Ainsi, dans l'anecdote des deux filles qui se disputent au chevet de leur mère mourante, tout sentiment d'amour filial est étouffé par la nécessité de se battre pour récupérer l'héritage, si maigre soit-il. La tristesse, ou le simple respect de la personne mourante, sont évacués par les manœuvres pour récupérer deux petites cuillères, volées au moment où l'on fait semblant d'apporter généreusement une tisane. Ainsi l'éthique personnelle est indispensable, mais ne peut se suffire à elle-même.

Elle risque en effet toujours d'être une éthique fautive ou pervertie, et de conduire tout de même au mal. M^{me} Numance en est un cas exemplaire, puisqu'elle incarne le paradoxe de l'individu qui pousse la bonté jusqu'au mal. Racontant à son mari sa manœuvre avec Firmin, elle s'exclame : « C'était comme si j'avais mis le pied sur la gorge d'un enfant. Ce que je peux avoir l'âme basse quand il s'agit de donner ! »⁹ Les frontières entre le bien et le mal sont moins nettes qu'il n'y paraît et Rousseau souligne cette perméabilité lorsqu'il évoque la possibilité de faire le mal alors qu'on voit et aime le bien. L'homme est une créature complexe, et la cause de ses actions n'a pas le caractère mécanique de celles des animaux, de sorte que leur effet n'est pas non plus univoque.

En effet, faire le bien parce qu'on l'a soi-même décidé, ou parce qu'on est intrinsèquement bon, est louable. Mais on ne peut jamais être sûr que l'on ne fait pas en réalité le mal. Comment s'assurer du sens de ses actes ?

DANS UNE TELLE CONFIGURATION apparaît la nécessité d'inscrire l'éthique personnelle dans un ordre politico-social. Les actions humaines ont par définition une répercussion sur le monde et sur autrui, elles ne peuvent être motivées par elles-mêmes.

La sanction d'autrui et du groupe est indispensable pour s'assurer que nos actions sont bonnes. La vision sociale de Rousseau est fondée sur une solidarité : « Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchants. »¹⁰ La conscience permet d'évaluer le sens des actions d'autrui dans l'absolu, en dehors de leur utilité et du mal qu'ils nous font. La conscience permet un jugement réciproque qui peut fonder les bases d'une société harmonieuse. Dans l'univers de Giono, cette évaluation est rendue très complexe par l'ignorance qui entoure les motivations et même les actes des personnages. Le roman n'est pas raconté par un narrateur qui apporte des faits vrais, mais est composé d'une multitude de voix qui disent leur version des faits. Ainsi, le lecteur n'est jamais sûr de ce qui s'est produit, mais il est aussi le seul qui ait une vision suffisamment surplombante pour évaluer le mal qui a été commis.

⁹ p. 260 ¹⁰ p. 86

Il est donc nécessaire de garantir le caractère éthique et moral de nos actes en les confrontant à un regard extérieur, sans que celui-ci ait besoin d'être transcendant et de s'imposer à nous. Cette confrontation permet à son tour d'œuvrer pour une harmonie sociale qui, à défaut d'être absolue, peut être la meilleure possible. L'état social, pour Rousseau, est corrompu, mais on peut néanmoins, par souci d'ordre, respecter la justice, définie par le vicaire comme « amour de l'ordre » qui conserve la bonté¹¹. Le dénouement de *Macbeth* présente la possibilité d'un retour à l'ordre et au bien, incarné par Malcolm, le successeur désigné par le bon roi Duncan, assassiné par Macbeth dans l'acte II. Ce rétablissement d'un ordre social légitime est aussi, dans la tradition élisabéthaine, la restauration d'un ordre cosmique. La majeure partie de la pièce était baignée dans la nuit, et le vieillard, à la fin de l'acte II, déplorait que tout soit « contre nature »¹². La garantie politique de l'ordre permet également à l'univers de tourner rond.

LA FORMULE de Dostoïevski « si Dieu n'existe pas, tout est permis » n'est pas seulement hypothétique, elle exprime une tendance humaine possible, celle de faire le mal. En l'absence de règles transcendantes clairement exprimées comme obligatoires, l'homme laisse régner le mal. Toutefois, l'homme est un être libre, et cette liberté lui permet de faire le choix du bien. Ce choix, même lorsqu'il est inconditionnel, n'est pas suffisant en lui-même, car le bien et le mal ne sont pas des principes absolus, ils se concrétisent dans des actes bons ou mauvais, qui agissent sur le monde et sur autrui. Ainsi, ces derniers renvoient à l'individu une sanction de ses actions, qui est à même de garantir, de façon peut-être plus efficace qu'une voix extérieure, la différence entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas.

IV Éviter le hors-sujet

Simone de Beauvoir : « Un Dieu peut pardonner, effacer, compenser ; mais si Dieu n'existe pas, les fautes de l'homme sont inexpiables. »

Malgré la similitude de l'hypothèse, « si Dieu n'existe pas », cette citation de Simone de Beauvoir traite un problème très différent de celui de Dostoïevski. Ce dernier s'interrogeait sur la conséquence de l'absence de Dieu dans le comportement de l'homme, qui se sent alors autorisé à tout faire, y compris – et surtout – le mal. Simone de Beauvoir, elle, se place d'emblée dans la perspective où le mal est fait, dans un monde où, quoi qu'il arrive, l'homme fait le mal. Dans cet univers, l'existence de Dieu est intéressante, car elle permet la réparation, pour celui-là même qui a fait le mal (« pardonner ») et surtout pour celui qui l'a subi (« effacer, compenser »). Le mal apparaît donc plus supportable, puisqu'il peut être cor-

¹¹ p. 406 ¹² II, 4

rigé, racheté. Un progrès est donc envisageable. En revanche, dans un univers où l'homme fait le mal, l'absence de Dieu est totalement désespérante. Les fautes de l'homme restent telles quelles, « inexpiables » pour celui qui a commis le mal, et donc irréparables pour celui qui en est victime.

Dans les deux phrases de Dostoïevski et de Simone de Beauvoir, l'absence de Dieu – ou d'une loi morale – apparaît donc préjudiciable à l'homme, mais Simone de Beauvoir s'interroge sur les conséquences du mal, alors que Dostoïevski se place du point de vue de la cause.

Citations à retenir

Les citations qui ne sont pas tirées des trois œuvres au programme sont utiles pour votre culture générale et votre compréhension du thème. Vous pourrez les utiliser comme point de départ de votre introduction ou comme élargissement de la réflexion dans la conclusion, mais vous ne devez pas les citer dans votre développement.

I Origines et définitions du mal

Macbeth, Shakespeare

Banquo : « bien souvent, pour nous gagner à notre perte / Les puissances obscures nous disent le vrai [...] pour nous trahir dans les plus graves circonstances. » (I, 3)

Macbeth : « La sollicitation surnaturelle / Ne peut être le mal, ni le bien. » (I, 3)

Lady Macbeth : « vous, esprits / Qui veillez aux pensées mortelles, faites-moi / Sans mon sexe, et du front à l'orteil comblez-moi / De la pire cruauté ! » (I, 5)

Macbeth : « Choses commencées dans le mal / Prennent force en soi par le mal » (III, 2)

Les Âmes fortes, Giono

Rose, la fille qui veille sa mère : « Mais la justice dans ce bas monde ! La justice il faut se la faire soi-même. C'est malheureux à dire, mais c'est comme ça : si on est trop bonne, on est volée. » (p. 46)

Thérèse : « Mets des sous à couvrir, ça ne rapporte guère. Il te faut cent ans. Défonce le poulailler du voisin : ça, c'est de la volaille ! » (p. 291)

« Thérèse était une âme forte. Elle ne tirait pas sa force de sa vertu : la raison ne lui servait de rien ; [...] Rien ne comptait que d'être la plus forte et de jouir de la libre pratique de la souveraineté. » (p. 349–350)

Profession de foi du vicaire savoyard, Rousseau

« Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! » (p. 70)

Index des noms

- Adèle ou la marguerite* 233
 Anouilh 233
Antoine et Cléopâtre 37
Apologie ou les véritables mémoires de Maria Mancini 231
 Arendt, Hannah 127, 142, 149
 Augustin 230

 Bataille, Georges 85, 89
Batailles dans la montagne 40
 Baudelaire 104, 172, 233
Beaucoup de bruit pour rien 37
 Beauvois, Simone de 57
 Blondel, Éric 73
 Bosch, Jérôme 89
Britannicus 165
 Bruckberger, révérend père 74

 Camus, Albert 26, 196
Ce que je crois 74
 Cohen, Albert 158
 Colette 188
Colline 40
Confessions 230
 Confucius 81
Curiosités esthétiques 233

Dans le château de Barbe-Bleue .. 120
 Dante 130, 219
Déclaration commune 166
De la nature humaine 230
Dictionnaire philosophique 228
Discours sur les sciences et les arts . 32
Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes 32, 33, 119
 Dostoïevski 51, 231

Du contrat social 32, 33

Eichmann à Jérusalem .. 127, 142, 149
Émile ou De l'éducation 33
Enfer 130
Entretiens 135, 221
 Épictète 135, 221
Épître de Paul aux Romains 195

Faust 73

Généalogie de la morale 67
 Genet, Jean 82
 Giono 40, 41
 Goethe 73
 Gorgias 165

Hamlet 37
Henri IV 37
 Hobbes 230

Jules César 37

 Kant 231
 Karamazov, Dimitri 51
 Kierkegaard, Sören 204

L'alternative 204
La chute 196
La divine comédie 219
La littérature et le mal 85, 89
La morale 73
La nouvelle Héloïse 33
La nuit des rois 37
La philosophie dans le boudoir ... 112
La religion dans les limites de la simple raison 231

- La Rochefoucauld 180
La vie de l'esprit 142
Le chant du monde 40
Le Diable et le Bon Dieu ... 17, 59, 228
Le gai savoir 114
Le livre de ma mère 158
Le marchand de Venise 37
*Le monde comme volonté et comme re-
 présentation* 128, 173
Le roi Lear 37
Le songe d'une nuit d'été 37
Les âmes fortes 42–44, 49, 94, 140, 186
Les chroniques 40
Les confessions 33
Les fleurs du mal 172
Les frères Karamazov 51, 231
Les provinciales 225
Les rêveries du promeneur solitaire 32
L'étoile Vesper 188
 Luther 166
- Macbeth* 38–40, 45, 90, 136, 182
 Mac Orlan, Pierre 180
 Malebranche 231
Maximes 180
Ménon 228
 Molière 161
Mon cœur mis à nu 104
- Nietzsche 67, 114, 228
 Noé 41
- Othello* 37
Par-delà le bien et le mal 228
 Pascal 41, 96, 225
 Paul 195
Pensées 41, 96
Petit manuel du parfait aventurier ...
 180
 Platon 165, 213, 228
Pompes funèbres 82
Profession de foi du vicaire savoyard .
 34–36, 47, 92, 138, 184
- Que ma joie demeure* 40
- Racine 165
Regain 40
Richard III 37
Roméo et Juliette 37
 Rousseau 32–34
- Sade 112
 Saint Augustin 74
 Sartre 17, 59, 228
 Schopenhauer 128, 173
 Shakespeare 36–38
 Steiner, George 120
- Un de Baumugnes* 40
Un roi sans divertissement 41
- Voltaire 228

Index des notions

- Absurdité sujet 2, sujet 11
 Animalitésujet 7, p. 156
- Banalité du mal sujet 9, p. 127,
 sujet 11, sujet 15
 Bonheur et Malheursujet 4,
 sujet 10, p. 170-173, sujet 20
 Bonté sujet 4, sujet 8
- Cruautésujet 8, sujet 13
- Désordresujet 1, p. 85,
 sujet 9, p. 167
- Faute, Faiblesse sujet 4, sujet 14,
 sujet 17
 Folie p. 43, p. 65, p. 89, sujet 7
- Héroïsme p. 43, sujet 4
- Idéal sujet 4, sujet 7, p. 224-225
 Imagination sujet 9, sujet 20
 Inhumain sujet 3, sujet 4, sujet 6
 Intérêtsujet 12, sujet 16
- Jouissance sujet 7, sujet 8, sujet 9,
 sujet 10, p. 154-155, sujet 13
- Liberté (et volonté)sujet 2,
 sujet 4, sujet 7, sujet 10, sujet 11, su-
 jet 12, sujet 14, sujet 16, sujet 18, su-
 jet 19, sujet 20
- Loisujet 1, sujet 3
- Mystèresujet 5, sujet 6, p. 171
- Nature, Naturel ... sujet 6, sujet 8, su-
 jet 10, p. 154-155, sujet 14, sujet 16,
 sujet 17, sujet 19, p. 216
- Préjugésujet 3, sujet 8
 Pulsionsujet 7, p. 180-181
 Punition, châtement (et damnation)
 sujet 1, sujet 9
- Rédemption p. 35-36, p. 57-58,
 sujet 9, p. 164
 Relativité du mal sujet 3, sujet 6,
 sujet 12, sujet 20
- Remordssujet 7, sujet 15
 Responsabilitésujet 2, sujet 4,
 sujet 13, p. 172, sujet 17
- Sacrép. 52, sujet 5
 Souffrancesujet 2, sujet 5,
 sujet 10, sujet 13, p. 178
- Tragique p. 73, p. 81,
 p. 110, sujet 20
- Transcendancesujet 1, sujet 3,
 sujet 5, sujet 7, sujet 9, p. 188
- Vertusujet 1, sujet 8,
 p. 156, sujet 17, sujet 19